

# NOTES BIBLIQUES & PREDICATIONS

6 octobre 2019

Pasteure Pascale  
Renaud-Grosbras

## Textes :

Habacuc 1, 2-3

2 Timothée 1, 6-14

Luc 17, 5-10

## Notes bibliques

### Les textes

Habacuc – Dans une période sombre de l'histoire d'Israël, le prophète se questionne sur la violence et le mal avec une question tragique adressée à Dieu : « Jusqu'à quand appellerai-je en vain ? » Au creux même de sa foi, il demande pourquoi Dieu n'intervient pas et se met à l'affût d'une réponse, quelle qu'elle soit.

2 Timothée – Cette épître fait partie des « pastorales », adressées non pas à des communautés, mais à des « pasteurs », des responsables de communautés. Ce passage est une sorte de testament spirituel qui résume l'ensemble des exhortations de l'auteur et encourage à supporter les difficultés au nom de la beauté de l'Évangile transmis, bonne nouvelle du salut et de la grâce manifestée pour nous et que nous sommes chargés de transmettre.

Lc 17,5-10 – Cette péricope articule une interpellation des disciples qui veulent « plus de foi » et la réponse, sous forme de parabole, de Jésus qui formule autrement la question et lui donne une réponse étonnante. En écho aux deux textes précédents, on pourra se demander si la réponse de Jésus doit être lue comme une injonction à supporter un service douloureux et inutile au nom de la foi.

### Analyse de Lc 17,5-10

v. 5 : ce sont les « apôtres », les plus proches, qui demandent au Seigneur « ajoute à notre foi ».

v. 6 : la sentence énoncée par Jésus se trouve aussi chez Marc et Matthieu et dans l'*Évangile de Thomas*. « Avoir de la foi comme un grain de moutarde » est une image facile à mémoriser et qui pose la question de savoir *combien* de foi il faut avoir... pour ceux qui pensent déjà en avoir.

v. 7-10, parabole de l'esclave : *doulos* peut se traduire soit par esclave, soit par serviteur ou intendant, selon le cas. Le contexte incite plutôt à traduire par esclave ici. Ce qu'on traduit par « se mettre à table » est littéralement « s'allonger », dans une culture où l'on mange à demi-allongé. Mettre une ceinture consiste à immobiliser ses vêtements pour ne pas qu'ils gênent pendant qu'on travaille. Avoir de la reconnaissance,



litt. avoir de la grâce (même mot employé dans l'annonce à Marie par ex.). Des esclaves inutiles, qui n'ont aucune valeur : une seule autre occurrence dans le NT (Mt 25,30, en conclusion de la parabole des talents).

Qui d'entre nous n'a jamais dit, modestement et pour désigner Dieu plutôt que soi-même, « oh, moi je ne suis qu'un serviteur (une servante) inutile » ? C'est une citation biblique, certes, mais que veut-elle dire au juste ? Est-on bien sûr qu'elle veut dire la même chose que nous ?

Soulignons d'abord la dimension communautaire de ce passage : il était question juste avant du scandale (au sens de « risque de faire chuter ») à éviter à tout prix envers les plus petits, puis du pardon à accorder à un frère qui s'est repenti. Dans leur question à Jésus, les disciples s'interrogent aussi sur la dimension communautaire de la foi, devant l'ampleur de ce qui leur est demandé et qui semble impossible : « ajoute-nous de la foi », littéralement. L'image de la graine de moutarde est traditionnelle ; au chapitre 13, Luc l'utilisait pour parler du Royaume de Dieu : elle est minuscule mais en poussant, elle devient un arbre. Si vous aviez cette foi, voici ce qui se passerait : l'impossible !

La parabole utilisée par Jésus se termine sur une morale qui semble dire que si nous vivons selon les exigences de Dieu, nous n'avons aucune raison de nous en glorifier et nous n'avons certainement aucun mérite particulier. La chute va encore plus loin en traitant l'auditeur (qui s'est identifié à l'esclave) d'inutile. La lecture devient ici difficile, puisque le serviteur en question a passé la journée aux champs et vient de servir son maître à table : il a accompli quelque chose, il n'était donc pas inutile. Comment, alors, lire cette parabole ?

Antoine Nouis, dans son commentaire du NT, souligne d'abord que si la mention d'un esclave nous choque, elle n'était pas particulièrement choquante pour l'époque. « Le rôle d'un serviteur est de servir son maître toute la journée, et pas seulement dans les champs » : l'obéissance à l'Évangile est une mise en pratique, toute la journée. Son commentaire de la chute de la parabole est évocatrice : « Si jamais je me sens menacé par l'orgueil, parce que je me trouve un bon serviteur de l'Évangile, je peux me souvenir que je n'ai fait que ce qui m'était ordonné. Cette petite parabole s'adresse particulièrement à ceux qui ont une fâcheuse tendance à se croire indispensables. Le propre d'un serviteur inutile est qu'il peut facilement être remplacé. Je connais autour de moi des hommes et des femmes qui vivent humblement leur fidélité à l'Évangile. Ils sont peu connus, mais grâce à eux l'Église continue, et le règne de Dieu grandit. Ils sont les serviteurs de cette parabole, ils ont une grande foi. »

François Bovon, dans son commentaire de Luc, en fait une lecture communautaire, en soulignant le vocabulaire employé par Luc : le *doulos* est souvent chez Luc la désignation d'un serviteur de l'Église (un ministre) ; faire paître les moutons est une image qui désigne son activité, dans le champ qui est champ missionnaire de l'Église où le labour est diffusion de l'Évangile ; « manger et boire » peut désigner la Cène. Cette parabole serait donc destinée à un ministre, qui ne doit attendre aucune félicitation ni récompense en échange de son service puisque celui-ci est ordonné par Dieu, qui juge inutile... celui qui se croit indispensable ! Dans cette interprétation, le but de l'action est à la fois externe (dans les champs – l'évangélisation dans le monde) et interne (dans la maison – l'édification de la communauté). Le service accompli par le Christ est alors le modèle du service auquel sont appelés les ministres de l'Église.

Cette lecture a pour problème principal qu'elle est en contradiction avec au moins deux autres passages de Luc : en Lc 12,37, dans les paraboles sur la vigilance, « Heureux ces esclaves que le maître, à son arrivée, trouvera en train de veiller ! Amen, je vous le dis, il se mettra à son tour en tenue de travail, il les installera à table et il viendra les servir », et en Lc 22,24-27 dans une interrogation sur qui est le plus grand, « Qui est le plus grand, celui qui est à table, ou celui qui sert ? N'est-ce pas celui qui est à table ? Et moi, cependant, je suis au milieu de vous comme celui qui sert. » Ces deux passages appellent à un renversement de la perspective, pourquoi n'en irait-il pas de même pour celui-ci ?

A l'intérieur même de la parabole, le lecteur est justement appelé à un renversement de perspective en s'identifiant d'abord au maître puis, lorsqu'il apparaît que celui-ci est à identifier à Dieu, au serviteur et, en allant au bout de la parabole, à un serviteur qui dit de lui-même qu'il est inutile. Mais quel rapport avec la question initiale et la première réponse de Jésus ? Les disciples réclamaient de la foi et Jésus leur disait qu'un tout petit peu de foi permet de faire l'impossible, de faire des choses spectaculaires et extraordinaires, même si elles ont l'air tout à fait inutiles (à quoi peut bien servir de planter un arbre dans la mer ?). Dans cette parabole, Jésus renverse la perspective et affirme que le serviteur qui fait des choses objectivement utiles (labourer, s'occuper des bêtes, servir à table) est en réalité inutile... S'agit-il seulement de brouiller les cartes, de nous obliger à penser à l'envers ?

La lecture traditionnelle de cette parabole souligne l'infinie différence entre les œuvres humaines et l'œuvre de Dieu, les humains mettant leur fierté dans leurs propres œuvres alors que Dieu attend des humains, non des œuvres, mais leur confiance absolue dans l'œuvre qu'il a déjà mise en œuvre pour eux. Se savoir serviteur inutile, c'est savoir que ses propres forces ne sont pas ce qui sauve le monde, c'est donc savoir se résigner à une modestie nécessaire. On soulignera pourtant le danger d'une telle lecture, qui consiste à plaquer une fausse modestie sur sa propre action pour ne pas s'interroger sur ce qu'elle est, ce qu'elle peut faire, et où elle trouve sa source. En d'autres termes, cette parabole qui examine le véritable fond de la foi court le risque d'être lue comme une démobilisation face à l'ouvrage nécessaire. D'autre part, si nous disons que la leçon à tirer de cette parabole est que Jésus ne promet d'autre récompense à ses disciples que le seul accomplissement de leur devoir, sommes-nous encore porteurs de la bonne nouvelle du salut par grâce seule, sans les œuvres de la loi ?

Une lecture possible – mais inhabituelle – consisterait à se demander si la question des disciples est pertinente : « Augmente notre foi ». Pourquoi faire ? Et si Jésus se moquait de ses disciples ? Dans sa première réponse, il leur dirait que le tout petit peu qu'ils ont déjà est largement suffisant. Dans la parabole qui sert de deuxième réponse, il leur proposerait une expérience de pensée ; un esclave, par nature, ne possède rien et surtout pas soi-même, il ne peut se bercer d'illusions sur ce point. Les disciples, eux, réclamaient de *posséder* de la foi et Jésus répond : à celui qui *possède* de la foi, il est possible l'impossible, c'est-à-dire, il est possible de se prendre pour Dieu. Croyez posséder votre foi et ce qui se passera, c'est simplement que vous vous prendrez pour Dieu.

Quelle que soit l'interprétation retenue, le prédicateur (la prédicatrice) pourra s'interroger particulièrement sur la conclusion de Jésus et sa formulation : « De même, vous aussi, quand vous avez fait tout ce qui vous était ordonné, dites : Nous sommes des serviteurs quelconques/inutiles. Nous avons fait seulement ce que nous devions faire. » Quand, dans notre vie d'Église ou notre vie personnelle, pouvons-nous dire que nous avons fait tout ce que nous avons à faire ? Avons-nous vraiment identifié ce qui nous était ordonné ? est-ce seulement possible ? est-ce souhaitable ? quels seraient les critères ? S'agit-il d'une injonction destinée à tous, ou seulement aux pasteurs ? dans ce cas, quel est le rôle de la communauté ? Où est la bonne nouvelle dans l'idée de se sentir inutile ? Est-ce un message que nous pouvons retranscrire pour le monde ?

## Proposition de prédication

Ce texte est rude : qui d'entre nous peut dire sérieusement qu'il ou elle ne rêve que d'être un esclave inutile ?

Nous vivons dans un monde – et personne n'y échappe – où il nous faut prouver notre valeur pour avoir le droit à une place légitime. Les chômeurs doivent faire des pieds et des mains pour montrer patte blanche... les candidats à une élection doivent se vendre aux plus offrants, dans la surenchère au « moi je suis meilleur que tous les autres » pour avoir une chance d'être élus... les parents doivent être à la fois gentils, bienveillants, attentifs, sévères, inflexibles, accueillants, faire tout comme il faut (allaiter, ne pas allaiter, porter, ne pas porter, faire dormir les bébés sur le dos, sur le ventre, sur la tête...), faire des goûters d'anniversaire mémorables et faire

faire les devoirs en temps et en heure pour que leurs rejets aient un jour leur place au soleil... et les enfants doivent rentrer dans le rang à la fin de la récré et se montrer attentifs, soigneux et appliqués pour espérer un jour être des chômeurs acceptables... les travailleurs se soumettent à la loi du marché... bref, tout le monde essaie de tirer son épingle du jeu en se montrant toujours plus adaptable, toujours plus parfait. Pour prouver, ou se prouver, que nous sommes légitimes à notre place.

Quand nous célébrons le baptême d'un enfant, qu'est-ce que nous disons ? Qu'il faut qu'il soit parfait ? Qu'il essaie, lui aussi, de tirer son épingle du jeu pour espérer que Dieu se montre bon envers lui ? Et qu'alors, peut-être, s'il a bien vécu, à la toute fin de sa vie il pourra espérer entrer dans un paradis où Dieu réserve une place aux bons élèves, aux citoyens modèles ?

Justement non. Ce que nous célébrons par le baptême, c'est tout le contraire. Nous célébrons un Père, seigneur du ciel et de la terre, qui ne joue pas à ce petit jeu mortifère. Lorsque Jésus nous parle de son Père, il nous le présente comme celui qui se montre tout à fait indifférent au petit jeu du « je suis meilleur que les autres et comme ça je vais forcer Dieu à m'aimer ». Mais il le fait en racontant une histoire, comme souvent – Jésus était un grand raconteur d'histoires.

Je vous rappelle l'histoire : les disciples demandent à Jésus qu'il leur donne de la foi. Il semble leur demander des choses tellement difficiles, tellement inhumaines, qu'ils espèrent bien avoir de la potion magique, en gros... pour être aussi forts que lui. Aussi forts que le chef. Et Jésus leur répond : de la foi, si vous en aviez gros comme un rien du tout, comme une graine minuscule, vous pourriez parler à un mûrier et lui dire d'aller se planter dans la mer, et il le ferait. Et j'entends en écho la voix des disciples : oui, oui, c'est ça, c'est ça qu'on veut ! le pouvoir de faire des choses inouïes !

Mais sans transition, Jésus leur raconte cette fameuse parabole, celle d'un maître qui exige de son esclave qu'il le nourrisse et le serve, alors qu'il revient des champs, lui-même épuisé et affamé, sans se préoccuper de sa fatigue au retour des champs, en ne considérant, au fond, que son bon plaisir. Et Jésus de sembler dire : vous voyez, ce maître intransigeant, infiniment exigeant, et qui en plus vous traite de serviteur inutile, c'est Dieu. Quelle image, n'est-ce pas ? Si on lit un peu vite, on comprend que Dieu est un maître exigeant, qui pense à lui avant de penser aux autres, et qui considère les humains comme des esclaves. C'est même pire que ça, nous dit Jésus : ce maître ne dira jamais merci à son esclave, et vous aussi, disciples, quand vous aurez fait tout ce que votre rang d'esclave réclamait, il vous faudra encore dire « nous sommes des esclaves inutiles ». Voilà ce que semble dire Jésus : vous êtes les esclaves d'un Dieu qui donne des ordres indiscutables, un Dieu qui se fiche pas mal de votre faim et de votre épuisement, et un Dieu qui, en plus, attendra de vous que vous disiez « je suis inutile ». Un Dieu égoïste, qui exige de nous ponctualité, servilité, efficacité, sans être très clair sur le contenu de ses exigences, et qui ne se montrera jamais heureux de ce que nous ferons pour lui, des sacrifices que nous ferons pour lui, pour respecter sa loi jamais très claire, jamais très sûre. Alors l'Évangile, il est où là-dedans ?

C'est ça que nous sommes chargés de prêcher ? Mais on voit d'ici d'ici les dégâts ! on les connaît tous... C'est d'ailleurs une compréhension très répandue de ce que doit être une religion : apprendre toujours mieux à exécuter sans regimber des ordres un peu bizarres venus du haut du ciel, d'un Dieu planqué derrière sa loi, qui n'attend que notre adoration servile. On sait ce que ça produit. Des gens aigris, méprisants envers tous ceux qui ne vivent pas comme eux, et envieux, au fond, de la liberté de tous ceux qui ont envoyé tout ça par-dessus bord parce que c'était trop absurde. Ça produit des cercles concentriques de malheur et de désespoir. Parce que ceux qui vivent autour de gens comme ça sont obligés d'en payer le prix, d'une façon ou d'une autre. A force de vouloir le pouvoir du boss pour nous-mêmes, comme les disciples, à force de faire les carpettes devant un Dieu incompréhensible et indifférent, il y a toujours quelqu'un qui finit par payer. Les autres, parce qu'ils ne croient pas au même Dieu que nous. Notre entourage, parce qu'on finit toujours par faire payer le malheur à quelqu'un de plus faible que nous. Nous-mêmes, parce que vivre comme des esclaves inutiles, c'est vivre dans un monde vidé de toute joie – c'est à peine vivre.

Sauf que... sauf que c'est un choix. De lire cette parabole comme ça : c'est un choix. De croire à ce Dieu-là : c'est un choix. Nous pouvons choisir de nous considérer nous-mêmes comme des serviteurs d'un Dieu égoïste. C'est possible. On a le choix de se croire les serviteurs d'un Dieu terrifiant. Mais Jésus nous met en garde : dans ce cas, nous ne serons jamais que des serviteurs inutiles ! On croit avoir choisi la bonne part, avoir fait le bon choix en s'écrasant devant un Dieu terrible pour être en règle avec lui, et au fond, c'est tout le contraire, dit Jésus : on n'y a rien gagné du tout ! Ce maître-là ne nous traite pas de bons serviteurs – mais de serviteurs inutiles !

Du coup, on peut se dire qu'il n'y a plus qu'un seul autre choix possible : renoncer totalement à croire en Dieu. Mais est-ce bien sûr ?

Il y a sans doute encore une autre possibilité. Un autre choix consisterait à se souvenir du Christ qui se dit serviteur pour nous, qui a abandonné sa puissance pour nous, qui a accepté de se dépouiller de tout pour nous. Nous entendons alors la voix du Christ, qui dit : vous n'êtes pas des esclaves, vous êtes des enfants adoptifs de Dieu. Vous pouvez choisir de vous voir comme des esclaves, pour tenter d'y gagner quelque chose, votre salut, la foi, ou une miette de pouvoir, un pouvoir futile qui vous ferait déraciner des mûriers pour les planter dans la mer, vous pouvez choisir tout ça. Et vous l'aurez. Et vous serez malheureux. Malheureux et inutiles.

Mais vous pouvez choisir de vous voir comme les enfants de Dieu. Dieu qui n'exige rien de vous, ni obéissance ni repentir, pour être votre Père. Qui se contente d'ouvrir les bras, et d'espérer. Et ça, dans nos vies, ça n'est pas spectaculaire, ça ne se manifeste pas comme une démonstration de puissance, ça ne nous écrase pas sous une culpabilité permanente et une fausse humilité qu'on fera payer à quelqu'un d'autre : ça nous ouvre une liberté imprenable, au-delà de toutes les servitudes. Ça nous ouvre au « oui » de Dieu, au milieu de tous nos peut-être. Ça fait de nous des femmes et des hommes dignes, parce que nous n'avons pas à gagner notre dignité. C'est ce qui fait d'un chrétien l'esclave de personne, mais le joyeux serviteur de tous, comme disait Martin Luther.

Nous ne sommes pas là pour nous résigner à un service inutile, sans grâce, sans risque et sans joie. Nous sommes là pour rappeler au monde cette simple vérité, dont découle tout le reste : nous sommes les enfants adoptifs de Dieu. Dans la prédication, dans la célébration des actes pastoraux, dans l'étude de la Bible, dans la prière et l'enseignement, dans les moments de partage et dans les moments de solitude, dans notre vie personnelle et notre vie d'Église, que cette parole ne cesse jamais de venir résonner, pour nous faire vivre en enfants de Dieu...

Si vous avez des enfants, vous le savez : on n'a pas des enfants pour qu'ils nous servent à quelque chose. On a des enfants pour que la vie triomphe ! Là où tout nous disait « ça ne sert à rien », que la vie naisse envers et contre tout. Là où nous entendions « à quoi tu sers », qu'une parole vienne dire à nos enfants « tu n'as pas besoin de servir à quelque chose pour être légitime dans ce monde ». C'est cette parole qui leur permet de partir à l'aventure sur les chemins incertains de la vie. C'est cela que nous avons à apprendre ; c'est cette parole-là que nous avons à entendre, envers et contre tout. C'est cette parole-là, sur laquelle un nouveau-né fonde son existence, que nous avons à entendre pour nous-mêmes, pour chacun de nous. C'est cela, l'Évangile, la bonne nouvelle : Dieu nous accepte sans condition, il ne met aucune condition à son amour, il n'exige de nous ni service infini ni soumission aveugle, il n'attend qu'une chose de nous : que nous acceptions l'audace de nous risquer à vivre, à rencontrer, à aimer, à nous tromper de chemin et à reprendre la route encore et à nouveau. C'est là qu'il vient vers nous, pour alléger nos fardeaux, pour redonner de la liberté à ceux qui n'en ont plus, pour rendre la vie à tous ceux qui se contentaient de vivre à demi.

Lorsque nous faisons le choix de baptiser nos enfants, nous leur donnons le choix : le choix de donner leur confiance à ce Dieu qui se manifeste pour nous comme celui qui renonce à être un maître distant et incompréhensible, pour se présenter à eux comme un père adoptif, qui n'aura d'autre projet pour eux que de les aider à grandir dans leur humanité, dans leur liberté imprenable d'enfants de Dieu. Croire à ce père-là, faire confiance à ce père-là, c'est devenir pour toujours libres, parce que nous sommes légitimes à ses yeux, sans avoir à le prouver sans cesse. C'est devenir libres d'agir, librement et joyeusement, dans ce monde, pour en explorer

toutes les facettes sans crainte. C'est faire confiance à cette infime graine d'amour et de confiance plantée en nous et qui grandit, simplement, du côté de la vie toujours renouvelée. Quoi qu'il arrive.

Notre Père, nous nous tournons vers toi aujourd'hui pour te redire notre reconnaissance : tu as renoncé pour toujours à être pour nous un maître, un propriétaire infiniment exigeant, dont la loi un peu floue pèserait sans cesse sur nous comme un non définitif à notre humanité. Tu as choisi de te faire proche, de te faire humain, jusqu'à la mort, et d'offrir à chacun de nous ton pardon, ton amour, ta liberté. Redonne-nous, aujourd'hui, demain, toujours, le souffle qui nous fera vivre comme tes enfants.

Amen

**Coordination nationale Evangélisation – Formation**  
Église protestante unie de France  
47 rue de Clichy  
75009 Paris

[evangelisation-formation@eglise-protestante-unie.fr](mailto:evangelisation-formation@eglise-protestante-unie.fr)